

7 février 1995

Grand Amphithéâtre de la Sorbonne

Remise à Michel Albert de son épée d'Académicien

ALLOCUTION DE JEAN CLUZEL

*Membre de l'Académie des Sciences morales et politiques
Sénateur*

Au cours d'une vie entièrement consacrée au service de l'intérêt général, Michel Albert a su produire une œuvre qui, d'emblée, s'est avérée essentielle. Elle nous aide à comprendre, et à agir, sur le monde du XXI^e siècle dans lequel nous allons entrer, si, pratiquement, ce n'est pas déjà chose faite.

Cette œuvre s'est développée depuis un quart de siècle à travers six ouvrages qui, tous, ont fait date. Sans compter plus d'un millier de conférences qui furent, elles aussi, des interventions décisives.

L'un après l'autre, ces six ouvrages furent des révélations pour les spécialistes comme pour le grand public. J'en rappellerai les titres et les dates:

- **Le Manifeste radical, en 1970**
- **les Vaches maigres, en 1975**
- **Le Pari français, en 1982**
- **Un Pari pour l'Europe, en 1983**
- **Crise, krach boom, en 1988**
- **Capitalisme contre capitalisme, en 1991.**

Ce qui fait l'unité de cette œuvre, ce n'est pas seulement le domaine qu'elle explore et analyse. C'est, plus encore, l'inspiration qui l'anime et qu'elle irradie.

Elle fait penser aux grands humanistes de la Renaissance. Ils vivaient, eux-aussi, à une époque de renouvellement profond de la société. Et cela, à l'échelle de l'Europe et non pas seulement de leur pays. Ils sentaient, comme nous le sentons pour le nôtre, que leur temps était celui d'une rupture et d'une métamorphose avec tous les espoirs, mais aussi tous les dangers qu'impliquent de pareilles crises.

Aussi, en réfléchissant sur les divers aspects de l'existence humaine, avaient-ils toujours en pensée le souci de trouver pour la société une organisation plus humaine. C'est pourquoi ils méritent bien le titre d'humanistes qu'ils ont gardé dans l'Histoire. Que ce soit Érasme ou Budé, Thomas More ou Rabelais, leur plus chère ambition était de se faire entendre de leur souverain, afin, par lui, d'exercer une influence salutaire sur les décisions politiques. Ils estimaient que le rôle d'un penseur, devant les urgences d'un monde en crise, était d'aider les hommes à trouver leur chemin comme à inventer de meilleurs moyens pour développer leur fraternité.

Présenter l'œuvre de Michel Albert c'est la décrire comme celle :

- d'un visionnaire,
- d'un précurseur,
- d'un pédagogue,
- d'un citoyen.

Le visionnaire

Cette œuvre fut brillamment commencée en 1970 par le Manifeste radical, dont le sous-titre — Ciel et Terre — exprimait l'optimisme. Il faudrait bien mal connaître ce qu'est la genèse d'une pensée originale, pour imaginer que Michel Albert a pu, dès son premier livre, formuler l'essentiel de ce qu'il avait à dire ! Et, surtout, il faudrait avoir oublié qu'en 1970 le monde n'était pas encore entré dans la crise structurelle qui le secoue aujourd'hui !

1970 : c'était encore le temps des certitudes et des enthousiasmes. Les “trente glorieuses” n'étaient pas écoulées. Elles nous semblaient même devoir se poursuivre sans fin. Ce manifeste était un véritable credo politique : l'objectif étant de guider l'économie avec, comme moyen, la réforme... afin d'inventer librement l'avenir ; le jeune auteur présentait la nouveauté de l'espoir de la façon la plus optimiste

“jamais à aucune autre époque, déclarait-il, un tel sentiment de solidarité n'avait étreint la terre : tout est donc possible ! Si nous le voulons, l'avenir de la prochaine génération sera fabuleux.”¹

Donc, prophétisant ainsi, Michel Albert partageait les espoirs de sa génération. Mais il n'allait pas tarder, lui, à comprendre que le vent tournait !

Dès 1975, il publiait un deuxième livre dont le titre dit bien le changement de perspective : “Les Vaches maigres”. Chacun peut comprendre la prophétie reprenant l'allusion biblique : Joseph avait expliqué au Pharaon son rêve en lui annonçant qu'après 7 années de prospérité viendraient inexorablement 7 années de misère... Michel Albert, lui, nous arrachait à notre rêve doré en nous demandant de comprendre que le temps des vaches grasses était passé et qu'il fallait, d'urgence, prendre les mesures appropriées à ce qui se préparait.

À partir de ce moment toute sa réflexion s'éclaire d'un principe qui aurait dû convaincre immédiatement les responsables : la crise qui s'est développée, n'est pas semblable aux crises cycliques que le monde industriel connut au XIX^e comme au XX^e siècles. Elle n'est donc pas justiciable des mêmes traitements. Il s'agit de tout autre chose, à savoir d'une profonde mutation de la société. Telle est l'intuition qui n'a cessé dès lors d'orienter la réflexion de Michel Albert. Aux rebours de tant de responsables qui ont continué à penser le présent avec les thèmes du passé, il a pu ainsi offrir de notre monde une vision puissamment originale et dont la justesse nous a frappé dès l'abord.

Quelques constats marquent cette pensée visionnaire. Ainsi, Michel Albert nous invite à interpréter ce qui nous arrive puisque nous sommes entrés dans une période de turbulences et d'incertitudes. Il en résulte que nos conceptions de l'industrialisation et de l'urbanisation ne

¹ Manifeste radical, Paris, 1970, p. 17

sont plus adaptées aux besoins des hommes de notre temps. De plus, les pays industriels ont perdu les deux privilèges dont ils profitèrent longtemps :

- des ressources énergétiques à bas prix,
- l'exclusivité du savoir-faire industriel.

Les pays européens essayent bien de réagir, mais, au lieu de s'unir face à des nations plus jeunes, plus fortes ou plus cohérentes, ils vont à la bataille en ordre, dispersé. À ce jeu, la France, risque de ne pas savoir profiter de la troisième révolution industrielle, celle de l'électronique.

Le mal le plus grave qui nous frappe, dit encore Michel Albert, est celui de la monocroissance, car celle-ci nous fait mesurer la réussite sociale non à l'utilité de la production, mais à la masse d'argent qu'elle rapporte. Il est vrai que notre société est la première à avoir tué ses dieux puis à en avoir tiré les conséquences, toutes les conséquences :

“Aujourd'hui, précise Michel Albert, la mort n'est plus un passage. Elle est un néant”.

Reste donc pour chacun, individu ou nation, à faire son bonheur avec les moyens qu'il a de s'enrichir...

Le pédagogue

Voilà donc où nous en sommes aujourd'hui, après les trois crises qui ont marqué successivement les dernières décennies :

- crise sociale et morale des années 60,
- crise économique des années 70,
- crise financière des années 80.

Pour Michel Albert, une explication s'impose :

Toutes ces crises ont une racine commune cachée : l'impossibilité de gérer un univers sophistiqué de techniques avancées, d'échanges libérés, de haut niveau de vie, dans le cadre traditionnel de l'État national.

Mais alors, apparaît — insiste-t-il — l'incompatibilité foncière qui existe entre la logique de l'État national et celle de la civilisation marchande internationale.

Néanmoins Michel Albert n'est ni pessimiste, ni défaitiste. Certes, il comprend que le plus grand malheur des peuples — quand l'histoire s'accélère comme aujourd'hui — est d'avoir à leur tête des gouvernants qui abordent l'avenir avec la logique des temps révolus. Mais il compte sur l'ouverture d'esprit de ceux auxquels il s'adresse dans ses livres et ses conférences pour que se forme une opinion publique à la hauteur des nouveaux défis.

Il sait que les temps d'épreuves sont souvent plus féconds que les périodes fastes. Il sait que, sous la pression des faits, la société industrielle est bien obligée de se remettre en question. Profitons-en, nous conseille-t-il, pour en diriger l'évolution et pour reprendre l'initiative abandonnée par les dirigeants routiniers d'une société en détresse.

Il suffirait, pour cela, qu'en Europe domine le souci d'une volonté politique lucidement appliquée à la solution des problèmes de demain.

C'est pourquoi Michel Albert conçoit sa tâche comme étant d'abord celle d'un pédagogue. Il en a heureusement le talent. Il formule ses idées avec une clarté qui le distingue. Il sait les organiser avec une logique qui fait comprendre la structure des problèmes. Enfin, il a le souci de rendre attrayante la matière dont il traite et d'inventer à cet effet des procédés encore peu utilisés. Chacun se souvient en effet du "show Montand-Albert". C'était le 22 février 1984. Près de dix millions de téléspectateurs furent au rendez-vous proposé par une émission au titre provocateur : Vive la Crise.

Un autre exemple de souci pédagogique nous est donné par le titre de l'ouvrage écrit avec Jean Boissonnat et paru, à l'aube d'un nouveau septennat, en juin 1988 — Crise, krach, boom. Ce titre, était une manière plaisante de montrer la dimension pour le moins européenne du problème, en juxtaposant des onomatopées d'origine respectivement grecque, germanique et anglaise : bonne manière de faire comprendre d'emblée qu'il n'y aurait ni développement économique, ni progrès social sans un minimum de règles internationales pour la conduite des affaires.

Le précurseur

J'en ai assez dit jusqu'ici pour faire comprendre que ce pédagogue talentueux et inventif n'était pas le répétiteur d'une science toute faite, mais le précurseur d'une vision future. Jamais encore Michel Albert ne nous en avait donné la preuve mieux que dans son dernier ouvrage : "Capitalisme contre capitalisme" un livre traduit déjà en dix-sept langues, dont le coréen et le japonais, en attendant le chinois.

Michel Albert part de la constatation suivante : aujourd'hui, le capitalisme a vraiment gagné; le capitalisme, c'est-à-dire la libre fixation des prix par le marché et la libre propriété des moyens de production. Alors que, dans le même temps, l'organisation politique a pu assurer:

- le respect des droits de l'homme,
- la séparation des pouvoirs,
- la démocratie dans tous ses aspects.

Michel Albert a su — mieux que personne — analyser la nature du capitalisme triomphant. En effet, de même que le savant découvre avec son microscope ce que l'on ne voit pas à l'œil nu, il a découvert — lui — qu'en réalité il existait deux capitalismes, différents bien que d'importance comparable :

- le capitalisme anglo-saxon,
- le capitalisme rhénan.

En schématisant :

- **Le capitalisme anglo-saxon** (personnifié par Ronald Reagan et Margaret Thatcher) est fondé sur la réussite individuelle et le profit financier à court terme. Il n'a guère, on le sent, les préférences de l'auteur, car ce capitalisme s'embarrasse peu de mettre

- l'économie au service de l'homme,
- l'économie au service du progrès social,

- **Le capitalisme rhénan**, au contraire, valorise l'économie sociale de marché, le consensus et le souci du long terme. Il est plus juste tout en étant plus efficace.

Le premier se développe en Amérique du Nord aussi bien qu'en Grande-Bretagne. Le second est allemand, avec le Rhin et les Alpes comme épicode, mais — d'une certaine façon — il se retrouve aussi au Japon.

On aimerait pouvoir dire qu'il est aussi français. Certes la France a contribué au développement du capitalisme rhénan avec la création de la Communauté européenne du Charbon et de l'Acier en 1952, puis avec le Traité de Rome en 1957. Mais, par la suite, la démarche de notre pays fut quelque peu hésitante. Il est vrai que chez nous, on n'en finit pas d'opposer le capitalisme à l'État en des guerres de religion d'un autre âge

Le citoyen

La préférence motivée de Michel Albert pour un capitalisme à visage humain, plutôt qu'un capitalisme de fer ne saurait étonner ceux qui savent quel homme il est. Tout au long de sa vie, il a mis son intelligence et son cœur au service de l'intérêt général tantôt comme chef d'entreprise et tantôt comme grand commis de l'État. C'est l'expérience des hommes qui lui a enseigné à toujours tenir compte de l'homme.

Ses idées, en matière économique et sociale, ne se sont pas élaborées dans le clair obscur d'un cabinet solitaire identique à celui où Rembrandt fait méditer ses fameux philosophes ! Et, pas davantage dans les officines des propagandes idéologiques, mais — plus exactement — au contact de ceux qui travaillent et qui, d'une manière ou d'une autre, contribuent à l'intérêt commun. C'est ce qui explique la pertinence de ses points de vue, la justesse de ses analyses, la profondeur de ses visions d'avenir. En même temps, on voit bien que son regard sur les hommes et sur le monde actuel est éclairé par un idéal personnel d'ordre moral, pour ne pas dire spirituel.

C'est l'idéal d'un citoyen conscient de son appartenance à une cité qui est toujours à construire, donc d'un citoyen passionnément attaché aux biens publics. Il se veut, en effet, engagé dans une solidarité exigeante envers ceux pour qui il peut compter. C'est donc au même degré et d'un même cœur qu'il est resté l'homme de son Poitou natal, qu'il est devenu le serviteur de sa patrie dans les plus hautes fonctions et, qu'en fin de compte, pour être cohérent avec lui-même, et répondre aux exigences de notre temps, il se sent plus que jamais citoyen de l'Europe et du monde.

De cet aboutissement de sa logique personnelle il a donné récemment une expression magistrale lorsqu'il fut invité à prononcer, le 5 mai 1994, une conférence pour célébrer le soixante-quinzième anniversaire de l'organisation internationale du travail. Il devait expliquer les raisons et les conséquences de la mondialisation de l'économie. Il l'a fait avec sa hauteur de vue habituelle en appelant à la construction d'une Europe respectueuse de ses composantes mais décidée — pour l'essentiel — à parler d'une seule voix face aux autres complexes sous-continentaux.

Sans doute, depuis novembre 1989, n'est-il plus question en Europe, de système totalitaire. Encore faut-il que, désormais, le sous-continent de l'Ouest soit fidèle aux valeurs humaines et spirituelles qui sont au plus intime de sa tradition. Il est donc indispensable, aux yeux de Michel Albert, de faire vivre ensemble les pays européens de l'Ouest et de l'Est, alors

que ceux-ci furent violemment opposés durant plusieurs décennies. Comment les faire se comprendre ? Comment concrétiser la commune aspiration de leurs peuples à la démocratie politique ? Et comment faire pour que le plus grand nombre d'hommes bénéficie de cette croissance que des esprits bornés condamnaient en 68 ?

La réponse, pour Michel Albert, tient en quelques propositions — il faudrait que les uns (de l'Ouest) retrouvent leurs raisons de vivre et que les autres (de l'Est) produisent ce qu'il leur faut pour vivre. Dans les deux sous-continent, à l'Ouest comme à l'Est, il faudrait que soient assurés le respect de la personne, la promotion de la famille, la vie des cultures dans leur mutuel enrichissement, le développement économique, le progrès social, et, enfin, la liberté de conscience.

En conclusion : l'homme d'un idéal

Pour résumer l'inspiration de la vision du monde qu'a Michel Albert, —car c'est bien du monde qu'il s'agit — il suffit, je crois, de se reporter à une allégorie traditionnelle dans la philosophie grecque et reprise par saint Paul : l'allégorie du corps et des membres. Pascal, qu'elle avait frappé, en a donné une formule aisément transposable de l'éthique individuelle à la morale internationale. En alléguant ici un tel penseur, je ne fais que replacer Michel Albert dans sa famille d'esprit :

“Les pieds et les mains avec une volonté particulière, ils ne seraient dans leur ordre qu'en la soumettant à la volonté qui gouverne le corps entier. Hors de là, ils sont dans le désordre et dans le malheur ; au contraire, en ne voulant que le bien du corps, ils font leur propre bien.”²

Ce qui est vrai des individus est vrai des nations. Michel Albert est le penseur qui nous le fait comprendre mieux que personne, et cela non pas par le moyen de vues sentimentales, mais par l'appel à la lucidité. Ses analyses de la situation économique et sociale du monde nous obligent à reconnaître à quel point nous sommes solidairement les membres d'un vaste corps malgré les différences trop souvent exacerbées par les conflits d'intérêts et par les préjugés raciaux, nationalistes ou tribaux.

À la lumière d'analyses qui nous révèlent l'état de l'humanité en ce moment crucial de son inquiétante évolution, Michel Albert nous fait comprendre que rien de bien ne pourra se faire pour les uns sans bénéficier aux autres. Il fait partie de la petite cohorte d'hommes dont le monde a besoin pour affronter l'un des moments les plus difficiles de son histoire. Dans notre propre intérêt, qu'il me soit permis de conclure mon propos en formulant quatre souhaits :

- au visionnaire, la même persévérante lucidité,
- au pédagogue, de bons disciples,
- au précurseur, un écho qui aille en s'amplifiant,
- au citoyen de la France et du monde, le bonheur de voir que les responsables l'ont entendu, qu'ils l'ont compris et qu'ils s'apprêtent à tenir compte de son message !

² Pensées, chapitre 26, n° 374